

chambres, des pièces que l'on habite. C'est vouloir viser à l'effet que de dire : Madame X... nous a fait visiter ses appartements... J'ai des appartements très-vastes... C'est tout simplement faire un non-sens et se rendre ridicule."

Plus loin l'auteur s'élève avec raison contre l'emploi des termes trop recherchés, contre la prononciation trop étudiée, contre les phrases à effet, et surtout contre le jargon technique, contre celui de la mode et du sport, contre celui de la science dont quelques personnes font ici comme en France un si déplorable abus. Nous ne croyons pouvoir faire mieux que de citer tout au long ces divers passages, où Mme Drohojewska s'appuie souvent de l'autorité d'un philologue et d'un critique distingué, M. Francis Wey.

"Le bon sens vous dira combien il est absurde de viser à l'effet en alliant les mots *franc*, *crat*, *pur*, qui réveillent de nobles et de grandes idées, à des épithètes injurieuses, et vous vous garderez soigneusement d'expressions du genre de celles-ci : un *franc scélérat*, — un *crat fourbe*, — un *franc hypocrite*, — un *pur intrigant*. — En outre qu'on ne saurait accomplir des idées aussi disputées, la scélératesse, la fourberie, l'hypocrisie, l'intrigue, n'ont certes nul besoin d'épithètes pour nous paraître suffisamment odieuses."

"Un des traits caractéristiques de la littérature de notre époque, dit M. Francis Wey, c'est l'abus des expressions expressives. Autrement un ingrat se contentait de *déchirer les cœurs*, un fourbe de *faire faire la conscience*, etc."

"Bagatelles : aujourd'hui nous *broyons les cœurs*, nous *baïllonnons*, nous *étranglons*, nous *égorgeons* la conscience..."

"Au temps passé, l'on se contentait, pour qualifier la beauté d'une étoffe, d'un gilet, d'un petit chien, des adjectifs *joli*, *charmant*, etc... aujourd'hui le gilet est *adorable*, l'étoile *sublime*, *inouïe*, *délicieuse*, *exquise*, *ravissante*, *prodigieuse*, *incroyable*, *surhumaine*, *divine*. Ces mots sont devenus fort ordinaires."

"Mais le plus fréquemment employé peut-être, c'est l'adjectif *fabuleux*."

"Il remplace *beau*, *grand*, *surprenant*, *inattendu*, *rare*, etc... On en fait un usage... *fabuleux*."

"*Phénoménal*, qui a-puie à remplacer *prodigieux*, *miraculeux*, on l'entend simplement *extraordinaire*, est un véritable barbarisme." Et cependant il a parfois du succès... mais un succès que je n'envisage pas pour vous."

"*Elbouriffant*, *étourdissant*, *mirobolant*, sont des exclamations d'assez mauvais goût que je vous engage à laisser aux badauds qui les trouvent *merveilleuses*."

"Ces expressions forcées, que la mode fait accueillir un instant, mais que le bon goût repousse toujours, ne tardent pas à devenir vulgaires, après avoir été, dès le début, ridicules ; c'est donc, dans tous les cas, faire preuve de tact que de s'en abstenir."

"L'habile écrivain que nous avons plusieurs fois cité fait parfaitement apprécier leur peu de durée dans les remarques suivantes sur le mot *déliciant*."

"Comme le temps fait justice, dit-il, des modes ridicules ! Il y a huit ou dix ans (1), le mot *déliciant* s'employait exclamationnellement, sans cesse, un lieu d'*admirable*, de *charmant*, de *sublime*, et de tous ces adjectifs dont on use presque comme des interjections."

"—Comment trouvez-vous ce chapeau ?—Je le trouve *déliciant*."

"Ce mot, qui succédait à délicieux était bien plus grotesque que son devancier. En effet, *déliciant* signifie qu'on est en délire, et il est plus difficile encore de se figurer un chapeau en délire que de se figurer que l'admiration, dont il est l'objet, puisse causer du délire."

"*Déliciant* ne peut être joint à un nom de choses, et il n'est jamais synonyme d'*admirable*."

"J'ajoute qu'en dépit de la vogue que des gens d'une certaine condition lui avaient donnée, vogue qui avait trouvé, disons-le, quelques prosélytes dans ce qu'on appelle le monde élégant, ce mot, pas plus qu'aucun du même genre, n'a jamais trouvé place dans le vocabulaire d'un homme ou d'une femme de tact et de bon ton."

"On compte en notre langue, dit-il, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent leur homme de bas lieu et peu familier aux bons usages."

"Demandez quelle heure il est à un homme, qui vous répond : — Il est onze heures-z-un quart, ou onze heures-z et demie ; vous en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation, et, ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pélanterie ; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vaugelas, dit qu'on

doit prononcer un vin excellent, un dessin admirable, sans faire sentir l'n."

"..... L'abbé d'Olivet, soixante et dix ans plus tard, professait les mêmes opinions. "La prononciation de la conversation souffre une infinité d'hiatus ; pourvu qu'ils ne soient pas trop rudes, ils contribuent à donner au discours un air naturel. Aussi la conversation des personnes qui ont vécu dans le grand monde est elle remplie d'hiatus volontaires, qui sont tellement autorisés par l'usage, que si l'on parlait autrement, elle serait d'un pédant. Parmi ces personnes, *folâtrer et rire*, *aimer à jouer*, se prononcent *cent folâtré et rire, aimé à jouer*." — A quelques lignes de là, l'auteur des *Remarques sur Racine* enseigne qu'on doit prononcer *avant-hier*, et non *avant-hier*."

"Un grand défaut, continue M. Francis Wey, et de bien mauvais goût, est de faire entendre l'r à la fin de *monsieur*. C'était autrefois et surtout dans les provinces, une habitude propre à quelques personnes, qui écrivaient ce mot en le décomposant *mon-sieur*, et le prononçaient de même. C'est ainsi que faisait le vieux maître de classe qui a appris successivement à lire à mon aïeul, à Charles Nodier, à mon père et à moi. Il avait vu trois générations d'écoliers, et il serait aujourd'hui centenaire. Bien qu'il affectât dans son parler beaucoup de recherches, il évitait les liaisons, suivant le précepte de l'abbé d'Olivet ; mais il décomposait tous les mots décomposables et prononçait certaines lettres finales à son dur, telles que l'r et l's à la fin d'*appas*, de *faut*, de *vers*. Il avait également conservé une manière affectée d'articuler certains mots que les précieux du temps de Louis XV avaient mis à la mode, et il prononçait *citoyens*, *moyens*, comme s'ils eussent été écrits, *citoyens*, *moyens*, séparant les deux sons de l'o et de l'y, au lieu de les fonder comme dans le mot foi. Je me souviens d'avoir entendu le général Lafayette s'exprimer de la même façon et d'avoir ouï dire que Louis XVIII prononçait de même."

"Mais, M. de Lafayette, qui possédait sans mélange les traditions de l'ancienne cour, supprimait les liaisons avec opiniâtreté, et n'avait en général d'autres recherches que celle d'une simplicité excessive. — Son exemple a un certain poids, car c'était l'homme du monde qui entendait le mieux le style, le ton et l'aimable abandon que la causerie demande."

"J'ajoute une simple recommandation à ces conseils : — Evitez autant que possible ces liaisons dangereuses dont il est ici question ; mais cependant que cette réserve ne vous entraîne pas dans un extrême qui serait blâmable et se changerait aisément en affectation."

"Vous devez, ma chère enfant, être femme d'intérieur, couturière, cuisinière au besoin, et rien de ce qui se rattache aux diverses occupations des femmes ne doit vous être étranger. Je ne prétends donc pas que vous affectiez de ne pas comprendre ce que peut vouloir dire un terme technique. — Pardonnez-moi d'accoler un mot si savant à des choses si usuelles, un terme technique en fait de cuisine, par exemple. — A quoi vous servirait votre intelligence d'ailleurs, si vous ne compreniez ceux que vous ne connaîtrez pas, en portant votre attention sur le sens qu'ils peuvent avoir ? Mais ce que je dirai, c'est que vous devez avoir assez de tact et d'esprit pour ne pas permettre que vos qualités domestiques déteignent sur vos habitudes de femme du monde, de façon à leur donner des allures vulgaires. — Je ne vous dirai pas : Soyez femme élégante avant tout, mais bien restez femme élégante malgré tout ! c'est-à-dire, occupez-vous de votre intérieur, aimez et soignez les détails de votre ménage, c'est là l'empire véritable de la femme, et je ne sache pas que nos reines, qui, autrefois, étaient les vêtements de leur mari et soignaient leurs enfants, eussent moins de véritable dignité que les grandes dames de nos jours. Tout ce qui est du ménage, et je répète à dessein ce mot, afin de vous le habituer du ridicule respect humain qui vous le rend trivial et ridicule, tout ce qui est du ménage rentre dans le domaine de la femme, et, que qu'elle soit, elle ne peut et ne doit le dédaigner, ne fût-ce qu'en prévision de ce que peut amener un bouleversement social ou un revirement de fortune ; et certes, s'il fallait renoncer à être femme d'intérieur pour mériter le titre de femme comme il faut, de femme du monde, je vous conseillerais, sans hésiter, de renoncer à ce dernier. Mais, grâce à Dieu, l'un n'est pas incompatible avec l'autre, et la même femme peut être excellente ménagère dans sa cuisine et femme fort élégante dans un salon. — Seulement, je l'en supplie, qu'elle ne transporte pas dans ce dernier le récit de ses talents dans le premier, et surtout qu'elle n'y aille chercher aucune de ses expressions."

"Rien, en effet, n'est plus absurde, plus fatigant, qu'une femme entrant dans des détails incessants sur son intérieur, et madame de Genlis, se vantant d'écumier elle-même son pot-au-feu, ou épluchant ses légumes devant ses visiteurs, est assurément, malgré tout

(1) Ceci était écrit en 1845.